

éminent, à la requisition de la Société en Angleterre, pour la diffusion des connaissances utiles. Il fut fortement recommandé à la considération du Bureau par Robert S. Atcheson, écrl., un des Commissaires de la Compagnie d'Assurance et de Prêt du Haut-Canada, et sur cette recommandation il fut imprimé. Il traite de la division des terres; la variété des sols; instrumens aratoires; modes de labour; l'engrais et son application; la succession, la rotation, et la culture des grains; la culture du lin et du chanvre, et autres plantes de grande valeur pour leur graine propre à faire de l'huile, ou à teindre; la conduite des prairies; les chevaux et les bêtes à cornes; les jardins les vergers et les bois; et la culture à la bêche pratiquée dans les petites fermes de Flandre. Cette partie du royaume de la Belgique, est peut-être le pays le plus prospère du monde, et notre peuple étant semblable dans ses habitudes, caractère et circonstances aux natifs de la Flandre, n'y ayant pas une grande disparité dans le sol, la lecture de cette publication ne peut pas manquer d'être intéressante, et de produire un grand bien. Le chapitre sur les fermes choisies est très utile, et les parties de l'ouvrage qui ont rapport à l'augmentation de la profondeur et à la fertilité du sol par le profond labour et les rigolles, la collection et l'application des engrais, et la succession et la rotation des récoltes. "Ils ne convaincront pas seulement le cultivateur," dit M. Hutton, "que le produit ordinaire des sols les plus pauvres en Canada, ceux même qui ont été épuisés par des récoltes successives et des années de négligence, peut être au moins doublé, mais aussi ils lui feront voir, de la manière la plus claire, les moyens simples par lesquels le résultat peut être effectué."

— 20 —

AGRICULTURE EN FRANCE.

Par Horace Greely.

Paris, mardi, 17 juillet, 1855.

Un Yankee disait dernièrement à un Français: "Je suis étonné de voir que votre peuple continue à couper l'herbe avec cet instrument court, maladroit, à large lame et manche étroit, du onzième siècle, tandis que nous avons en Amérique des faulx qui ne coûtent que peu plus cher et qui coupent deux fois plus vite." C'est que? répondit le monsieur "pendant que vous avez moins de travail qu'il vous en faut, nous en avons beaucoup plus; de sorte que pendant que c'est votre étude d'économiser le travail humain, c'est la notre de trouver de l'emploi pour notre surplus. Nous avons probablement deux fois plus de travailleurs de plus qu'il ne nous en faut." Alors continua Jonathan "votre système semblerait être de casser vos faulx en deux, et vous en servir à la moitié de leur longueur actuelle, ajustant ainsi vos instrumens à votre ouvrage, depuis que vous êtes, de votre aveu, incapables de trouver assez d'ouvrage pour vos travailleurs, même avec les méchants instrumens aratoires dont vous vous servez actuellement." Mon-

sieur ne voyait pas la chose sous cette couleur, et on changea de conversation.

Tandis qu'actuellement des Français sensibles croient qu'il y a ici un travail excessif, il y a en ce moment un pressant besoin de tout le travail surplus de la France pour les quarantes années prochaines pendant lesquelles ils devront seulement s'occuper à égoutter leur sol. Par cela des districts entiers sont submergés et deviennent marécageux pendant trois ou quatre mois entre novembre et avril, empêchant le travail, changeant l'air en humidité malsaine, et rendant les paysans sujets aux fièvres et aux autres maladies. Le vrai égouttage seulement augmenterait grandement le produit annuel, la richesse, et donnerait un air salubre et produirait l'abondance et même une augmentation dans la population Française.

Il en est ainsi pour le labourage. Il n'est pas aussi mauvais ici qu'en Espagne, où un ami vit cette année labourer les paysans avec un instrument composé de deux morceaux de bois, un desquels (l'horizontal) sillonnait la terre comme le groin d'un cochon, tandis que l'autre, joignant l'autre angulairement, servait de manche, étant conduit par la main gauche du labourleur, tandis qu'il conduisait l'attelage avec sa droite. Avec cette relique des vieux jours, le paysan peut avoir travaillé une verge de terre par jour à la profondeur de trois pouces; et, comme on a soin de ne pas endommager de cette manière un champ qui ne peut pas être arrosé, il est possible qu'il puisse obtenir, avec des soins et une culture laborieuse, une demi récolte. On doit s'imaginer que ce cultivateur, vivait toute l'année sur du pain noir humecté de vinaigre ou de mauvaise huile, n'étant pas capable de vivre mieux, aime au suprême degré les charlataneries telle que le livre de culture.

J'aurais dû parler du déploiement de charrues dans le Palais de l'Industrie, mais je n'y suis pas encore rendu. Il est facile de faire voir que la dépense des efforts et des forces humaines que l'on emploie actuellement pour remuer la terre à une profondeur de cinq pouces, suffirait, bien conduite, pour pulvériser la même aire à la profondeur de dix à douze pouces, augmentant par là notre moisson d'au moins vingt-cinq par cent et donnant une sauvegarde contre les mauvaises influences des saisons sèches et pluvieuses. Peu d'esprits éclairés ici contemplent ce résultat; la grande majorité des cultivateurs Français ne pense jamais au sujet ou le regarde comme une idée de nos sots, de ceux qui ne connaissent rien que la gloire, et dépensent leur argent dans des assemblées d'un club de cultivateurs.

La France a naturellement un bon sol. Je le préfère, le tout considéré, à celui de nos Etats de l'Ouest. Nous avons beaucoup de terre plus riche, mais peu qui endurerait la mauvaise culture qu'elle endure. La chaux y abonde, les chemins de fer passent souvent à travers les montagnes de chaux et une grande quantité du sous-sol dans les environs paraît être de la pierre à chaux pourrie ou

du gypse, que l'on dit être un dépôt de mer. Ceci est prouvé par la grande quantité d'écaille qu'on y trouve. Il n'y a pas une particule de pierre sur la surface du sol; le gypse est en grande partie, facilement traversé par la charrue, quoiqu'à une profondeur de dix à vingt pieds il soit assez dur pour servir pour bâtir. Pour renforcer un tel sol après qu'il a été épuisé par une centaine de récoltes de grain successives, il est seulement nécessaire de passer la charrue à deux pouces plus bas qu'il n'a été jusqu'à ce moment, procédé très désirable sur les autres terres. Je n'ai jamais observé de la terre si bien fertilisée contre les tendances destructives de l'ignorance, l'indolence et la folie humaines. Alors l'état de la France, comparé avec le nôtre, est fraîche et pluvieuse, exposant la récolte des grains à moins de danger de la rouille, etc., et produisant moins d'insectes que le nôtre. (Oh! s'il y avait quelque pouvoir en Amérique proportionné pour protéger ces amis des cultivateurs, les oiseaux, contre les instincts barbares de chaque jeune assassin qui ose porter un mousquet à son épaule!) J'ai rarement vu de plus beau blé que celui qui croît abondamment autour de Paris, et je pense que cette région devrait produire plus de minots à l'acre dans le cours d'un siècle que dans aucune partie des États-Unis.

Mais le génie et le talent Français ne tendent pas au sol. J'aurais déjà dû observer que l'Ecole d'Agriculture Impériale, à Grignon, établie depuis vingt-huit ans, et possédant 1,100 acres de terre de première qualité entre dans sa vingt-huitième année avec à peine soixante-dix élèves. Il y a une Ecole de Réformes dans la partie ouest du pays. Les jeunes condamnés sont envoyés à cette école des villes adjacentes, et on leur enseigne l'art agricole comme une juste punition de leurs péchés; et son dernier rapport officiel dit que l'école a été conduite avec tant de sagesse et de succès qu'*au-dessus de la moitié de ses gradués se sont enrôlés dans l'armée!* C'est une gradation pour vous! Le département agricole de l'exhibition ne contient que peu de choses qui pourraient instruire le cultivateur intelligent. Des simples de blé, avoine, pois, fèves, etc., de choix, sont très bon dans une telle exposition, et pourraient induire quelques cultivateurs à essayer à les évaluer, mais ne leur disent pas quel système il faut adopter pour les produire. J'ai déjà par hazard parlé des charrues autres que les charrues anglaises qui ne sont pas aimées. Celles de France seulement sont moins irraisonnables que quelques-unes des autres concurrents d'autres parties du Continent. Je juge qu'une charrue de la Norvège ne rapportera aucuns des prix qui peuvent être accordés aux plus mauvaises. La principale anxiété des inventeurssemblerait être, que l'on devrait défendre à chacun, à quelque prix que ce fut, de les faire entrer trop profondément dans le sol, quoiqu'elles ne montrent aucune inclination à cet excès.

Il est bien clair que les manufacturiers de